

Iris Murdoch et Simone Weil: l'attention

Raïd Layla

► **To cite this version:**

Raïd Layla. Iris Murdoch et Simone Weil: l'attention. Véronique Leru et Pierre Frath. Mélanges en l'honneur de René Daval, EPURE. Éditions et Presses Universitaires de Reims, 2019, ISBN : 978-2-37496-091-3. halshs-02976588

HAL Id: halshs-02976588

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02976588>

Submitted on 23 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

IRIS MURDOCH ET SIMONE WEIL: L'ATTENTION

LAYLA RAÏD

RÉSUMÉ. Cet article a pour objet l'héritage de la philosophie de Simone Weil dans *La souveraineté du bien* d'Iris Murdoch. Je montre comment l'analyse par Murdoch de l'attention, comprise comme un regard juste et aimant orienté vers une réalité individuelle, et comme la marque distinctive de l'agent moral actif, est emprunté à Weil. Je montre en particulier comment le lien entre l'attention et le consentement au réel qui caractérise la pensée de Murdoch hérite de la conception weilienne de la vie morale. Je montre également comment le roman murdochien intègre cet héritage, en analysant un passage de *The Sea, the Sea*.

This article studies the inheritance of Simone Weil's philosophy in Iris Murdoch's *The Sovereignty of Good*. I show how Murdoch's conception of attention as « a just and loving gaze » on an individual reality, and as the « proper mark of the active moral agent », is borrowed from Weil. In particular, I show how the analysis by Murdoch of attention in terms of « obedience » inherits Weil's conception of moral life. I show how Murdoch's novels incorporate this heritage with a study of a passage from *The Sea, the Sea*.

1

Cet article est issu d'une conférence donnée au colloque consacré à la philosophie d'Iris Murdoch¹, organisé à Amiens en juin 2014. René Daval nous avait fait le plaisir et l'honneur d'accepter notre invitation et avait présenté sa réflexion sur Samuel Alexander, auquel il a consacré un ouvrage, paru l'année suivante, *La philosophie de Samuel Alexander. Une métaphysique de l'évolution* [2]. En juin 2015, dans le cadre d'une seconde rencontre scientifique à Amiens autour de l'œuvre de Murdoch², René avait proposé une conférence intitulée « G.E. Moore, Iris Murdoch et la question du bien » : il s'agissait alors de travailler les liens entre les deux philosophies, tels qu'exprimés en particulier dans *La souveraineté du bien* [10].

Iris Murdoch est parmi les penseurs britanniques les plus discutés en philosophie morale, et il est essentiel de resituer son œuvre dans le cadre plus large de l'histoire de la philosophie britannique³. C'est pourquoi, au début de ma propre contribution à l'étude de la pensée de Murdoch, je tiens à saluer le travail de René Daval.

Paru dans Véronique Leru et Pierre Frath (dir.), *Mélanges en l'honneur de René Daval*, EPURE – Éditions et Presses Universitaires de Reims, 2019.

¹Colloque « Éthique et valeurs : Moore, Murdoch, Wittgenstein », org. L. Raïd et E. Halais, Université de Picardie Jules Verne, Amiens, 05-06 juin 2014.

²Colloque « Iris Murdoch : éthique, métaphysique, littérature », org. L. Raïd et E. Halais, Université de Picardie Jules Verne, Amiens, 25-26 juin 2015.

³Cf. à ce sujet, la thèse de Miranda Boldrini, *Éthique, imagination et réalité chez Iris Murdoch*, soutenue en 2019 à l'Université de Rome La Sapienza et l'Université de Picardie Jules Verne.

1

Je me suis penchée pour ma part sur une autre filiation : la filiation revendiquée par Iris Murdoch avec Simone Weil. Le nom de la philosophe française apparaît tout au long de ses différents travaux : Iris Murdoch exprime explicitement sa dette à son égard dans *La souveraineté du bien*. La pensée de Weil accompagne en permanence sa réflexion dans ce livre, ainsi que dans *Metaphysics as a Guide to Morals* [11] et dans *Existentialists and Mystics* [12]. Weil figure parmi les rares noms de l'histoire de la philosophie suscitant chez Murdoch une adhésion franche – aux côtés de Platon, une référence majeure pour les deux philosophes.

Weil n'a pas pour l'instant en France la place qui lui revient, au contraire de la place grandissante qu'occupe Iris Murdoch dans la pensée anglaise : elle ne figure pas dans le panthéon des philosophes majeurs de XX^{ème} siècle français ; et elle est peu enseignée dans les départements de philosophie. En particulier, l'influence qu'ont eu ses textes sur la pensée de langue anglaise, au Royaume Uni et aux États-Unis, est peu connue. Cette influence nous revient aujourd'hui via la réception des œuvres marquées par la lecture de Weil.

Que ce soit en lecture de première main, ou par l'intermédiaire de la lecture de Murdoch, la pensée de Weil a irrigué, en effet, malgré des différences significatives concernant le rapport à l'action publique et au politique, la pensée de personnalités majeures du monde intellectuel américain : Hilary Putnam⁴, Cora Diamond⁵, d'un côté, où l'héritage de Weil se trouve associé à celui de Wittgenstein, et d'un autre côté, pour un exemple en dehors des cercles philosophiques, Carol Gilligan, psychologue du développement moral et figure des éthiques du *care*, qui cite Weil et Murdoch dans *In a Different Voice* [6], ouvrage jouissant d'un lectorat important en Amérique du Nord, au-delà des cercles universitaires.

Ce n'est pas la première fois qu'on rencontre ce phénomène de retour de textes philosophiques français dans le giron national après une réception anglophone en des lieux inattendus. D'autres retours de cette sorte ont eu lieu en effet, plus connus et plus explorés : Foucault et Derrida ont été largement lus outre-Atlantique, pour revenir sous des formes bien différentes, comme inspireurs de courants inattendus, voire auxquels une partie des lecteurs français sont rétifs, comme la pensée féministe dite de la troisième vague par exemple, une pensée anti-essentialiste nourrie à la déconstruction derridienne – courants que leur nation d'origine se trouve alors en position d'accueillir ou rejeter, suivant qu'elle voudra se reconnaître ou non dans ces descendances libres. Le paysage de la pensée de Weil, dans ce retour à nous via la réception anglophone, se trouve également transformé ici par la réception qu'elle a trouvée là-bas.

J'étudie dans cet article la présence de Weil dans *La souveraineté du bien*, l'ouvrage philosophique le plus lu de Murdoch, en m'appuyant sur Sabina Lovibond, philosophe britannique dont les travaux portent principalement sur la vie morale et les questions de genre. Lovibond puise son inspiration dans la philosophie de Wittgenstein, de Diamond, et de Murdoch : parmi ses travaux pertinents ici, citons *Iris Murdoch : Gender and Philosophy* [8], dont le second chapitre est consacré à l'étude de l'influence de Weil sur Murdoch, ainsi que *Realism and Imagination in Ethics* [7].

⁴Cf. Putnam, *The Collapse of the Fact-Value Dichotomy* [15].

⁵Cf. Diamond, « Murdoch the Explorer » [4].

2

Dans *La souveraineté du bien*, Murdoch exprime son emprunt à Weil dans ses pages sur l'attention :

I have used the word 'attention', which I borrow from Simone Weil, to express the idea of a just and loving gaze directed upon an individual reality. I believe this to be the characteristic and proper mark of the active moral agent. [10, p. 33]

Murdoch introduit le concept d'attention sur le fond d'une critique de ce qu'elle appelle du nom d'existentialisme, en un usage volontairement large de ce terme, au-delà de sa revendication par son contemporain Jean-Paul Sartre, pour l'étendre à ce qu'on peut appeler les philosophies morales de la volonté vide, pour reprendre sa métaphore :

I have classified together as existentialist both philosophers such as Sartre who claim the title, and philosophers such as Hampshire, Hare, Ayer, who do not. Characteristic of both is the identification of the true person with the empty choosing will, and the corresponding emphasis upon the idea of movement rather than vision. This emphasis will go with the anti-naturalistic bias of existentialism. There is no point in talking of 'moral seeing' since there is nothing *morally* to see. There is no moral vision. There is only the ordinary world which is seen with ordinary vision, and there is the will that moves within it. [10, p. 34]

Murdoch a construit sa propre philosophie morale dans un geste d'opposition à Sartre⁶ : une philosophie non pas de la volonté, mais de cette capacité d'abord réceptive de l'attention, qu'elle caractérise comme un « regard juste et aimant » sur le monde et les humains, seule source possible d'un regard véridique dans le champ moral. Pas de connaissance morale possible, considère-t-elle, en dehors de ce regard : l'amour est la connaissance de l'individu [10, p. 27].

Murdoch concède que le moment du choix est souvent vécu comme vide : mais c'est un phénomène de surface, pouvant conduire à l'illusion fautive d'une indétermination constitutive de la volonté, qui caractériserait la liberté humaine. Ce vécu possible de vide au moment du choix se fait en réalité sur le fond d'un travail continu de l'attention, qui a précédé l'acte volontaire, qui l'accompagne et le suit. Si le choix apparaît comme s'effectuant dans le vide, c'est que le travail réel a été effectué avant, une des choses que les romans de Murdoch, marqués eux aussi par l'œuvre de Weil, mettent en lumière. À l'image existentialiste qu'elle juge illusoire de l'action et de la personne, Murdoch oppose l'idée que l'action et la vie morale sont déterminés par une certaine manière de voir le monde et les hommes : une vision, donc, qui est le fruit de notre attention.

Murdoch souligne une des conséquences négatives de cette illusion, à savoir l'instabilité philosophique qu'elle engendre. Insatisfaisante, et même inquiétante, elle nous condamne à un aller-retour entre un volontarisme radical et un déterminisme tout aussi radical. Elle propose de sortir de ce mouvement de bascule, en introduisant les concepts d'attention et de vision :

Do we have to choose between an image of total freedom and an image of total determinism? Can we not give a more balanced and more illuminating account of the matter? I suggest we can if we simply introduce into the picture the idea of *attention*, or looking, of which I was speaking above. [10, p. 35]

⁶Cf. Sartre, *un rationaliste romantique* [9].

Dans ces mêmes pages de *La souveraineté du bien*, Murdoch évoque encore, après Sartre, Dostoïevski [10, p. 35], pour le ranger (étrangement) au rang des existentialistes « extrêmes ». Cette assignation pose problème : on peut se demander si, au contraire, et en accord avec elle, les romans de Dostoïevski ne montrent pas à l'œuvre l'illusion même décrite par Murdoch, celle qu'il y aurait un saut indéterminé de la volonté dans le passage à l'acte, et non seulement cette illusion, mais encore les conséquences néfastes issues de cette ignorance de soi. Le caractère insatisfaisant de ce mouvement d'aller-retour apparaît, entre autres romans de Dostoïevski, dans les *Notes d'un souterrain*. Les *Notes* exposent la souffrance morale de l'homme « intelligent » du 19^{ème} siècle ; celui qui, ayant pris connaissance des déterminismes révélés par les sciences de l'homme, s'en remet par contre-coup au libre-arbitre du caprice, exprimant un mépris haineux des utopies progressistes et de leurs « statistiques » :

Mais deux fois deux quatre est quand même tout à fait insupportable. Deux fois deux quatre, à mon avis, c'est quand même du toupet ! Deux fois deux quatre, ce n'est qu'un paltoquet, il se campe en travers de votre route, les poings sur les hanches et en crachant par terre. J'admets que deux fois deux quatre est une excellente chose ; mais tant qu'à tout approuver, deux fois deux cinq est quelquefois un petit machin pas mal du tout. [5, p. 76]

Un tel caprice n'apparaît finalement au fil des pages que comme une autre forme de détermination, et donc un simulacre de résistance. Ce lieu conceptuel où l'on s'enferme dans une tentative de sortie illusoire, Dostoïevski le nomme le souterrain⁷. La lumière que Murdoch propose contre ce genre de posture (qui n'est qu'une haine de soi, finalement) suscitée par l'apparente nécessité du déterminisme et l'apparente sortie qu'en constituerait quelque acte de volonté pur, est celle de l'attention : « a just and loving gaze ». Ce sont des termes qu'on pourrait reprendre pour qualifier le regard de Zossime devant le père Karamazov : quand ce dernier s'abaisse à faire le bouffon devant lui, le *starets*, en réponse à ses rodomontades, lui demande simplement de ne pas avoir aussi honte de lui-même.

Contre l'illusion de la volonté pure, Murdoch fait le choix d'une autre question, qu'elle considère plus féconde : comment nous sont données les possibilités entre lesquelles nous choisissons, quand un tel choix survient ? Ces possibilités nous sont données en tant qu'objets de notre vision morale, elles sont les fruits de notre attention appliquée au monde :

I can only choose within the world I can see in the moral sense of 'see' which implies that clear vision is a result of moral imagination and moral effort. (...) If we ignore the prior work of attention and notice only the emptiness of the moment of choice we are likely to identify freedom with the outward movement since there is nothing else to identify it with. But if we consider what the work of attention is like, how continuously it goes on, and how imperceptibly it builds up structures of value round about us, we shall not be surprised that at crucial moments of choice most of the business of choosing is already over. [10, p. 35-36]

Notons que son rejet de la volonté pure n'est aucunement une négation de la liberté : l'exercice libre de la volonté existe, appartient bien au tableau, mais c'est « a small piecemeal business » [10, p. 36], à replacer dans le cadre d'un travail de l'attention, une attention qui s'affine au fur et à mesure du temps, sensible tant aux grandes lignes qu'aux petits détails des vies humaines.

Dans cette mesure, *La souveraineté du bien* est une introduction à la lecture des romans de Murdoch. Les arts, en particulier la littérature, peuvent rendre visible ces lignes et détails de la

⁷Cf. Raïd, *Le souterrain : Wittgenstein, Bakhtine, Dostoïevski* [16].

vie morale⁸ ; arts qui naissent, entre autres puissances de l'artiste, d'une application particulière de l'attention.

Ainsi Murdoch fait-elle redescendre la liberté de son piédestal [10, p. 36-37] ; elle la replace parmi les multiples concepts permettant de décrire la vie morale, en lui niant tout rôle de pré-condition. De plus, et c'est un apparent paradoxe que Murdoch aime à souligner, cette liberté s'exprime le mieux non pas dans des situations de choix ouverts indéterminés, mais quand la pratique de l'attention nous entraîne vers une situation où nous n'avons pas, de fait, le choix, d'un point de vue moral. Celle où nous savons ce que nous devons faire, où la volonté se plie devant ce qui apparaît comme nécessaire, d'une nécessité morale. C'est le cas de l'obligation claire, qui s'impose pour ainsi dire, situation qu'elle nous invite à comprendre avec le concept d'obéissance :

The idea of a patient, loving, regard, directed upon a person, a thing, a situation, presents the will, not as an unimpeded movement but as something very much more like 'obedience'. [10, p. 39]

Prenons un exemple : un enfant sous notre responsabilité a un accident. On s'en occupe toute affaire cessante, avec un sentiment simple de supériorité sans conteste de l'engagement envers l'enfant. L'attention (à l'enfant blessé) est associée de manière immédiate à l'obéissance. Ici, dans la façon dont Murdoch lie attention et obéissance, l'influence de Weil est déterminante. De ce type d'obéissance, Weil écrit qu'elle est un des besoins irrépressibles de l'âme humaine : la satisfaction de ce besoin se manifeste dans le calme et l'unification de l'énergie suscitée par la connaissance évidente de ce que nous devons faire, la disparition de tout tiraillement entre plusieurs actions possibles. L'unité retrouvée de l'âme est un soulagement par rapport à ces moments d'indécision où nous sommes ballotés d'une hésitation à une autre : ces hésitations deviennent un lointain souvenir, et apparaissent comme liées à ce qui n'a pas d'importance.

Dans le sillage de sa réflexion sur l'attention, Murdoch en vient à rejeter la dichotomie entre la volonté et la raison, caractéristique de ce qu'elle appelle l'existentialisme : l'attention, c'est l'effort pour bien voir, c'est-à-dire avoir une connaissance (morale) de ce avec quoi, et de ceux avec qui nous vivons [10, p. 39]. L'attention est présentée ainsi comme une capacité épistémique en même temps que morale, qui a le pouvoir de nous libérer de nos illusions, peu à peu et en des combats toujours à reprendre au sein d'une discipline – encore un autre concept hérité de Weil [10, p. 36].

Le rejet de la dichotomie entre volonté et raison entraîne le rejet de la dichotomie entre fait et valeur. Ce rejet, Putnam en héritera, et le défendra contre l'héritage du positivisme logique, mais il en héritera indirectement, via la lecture de Murdoch. On voit que le soi-disant fossé entre philosophies dites continentales et analytiques se franchissait aisément dans les années 1940 et 1950, à l'époque où la séparation était supposée radicale. Au moment même de son *coup de foudre* pour Weil, Murdoch baignait dans la philosophie du langage ordinaire d'Oxford.

3

Ouvrons maintenant *La pesanteur et la grâce* : nous voyons aussitôt comment *La souveraineté du bien* en est de part en part imprégné. Weil écrit par exemple que la morale est d'abord affaire d'attention plutôt que de volonté, en remettant cette dernière à sa juste place :

⁸Cf. là-dessus la position proche défendue par Martha Nussbaum dans *La connaissance de l'amour* [14].

Essayer de remédier aux fautes par l'attention et non par la volonté. La volonté n'a de prise que sur quelques mouvements de quelques muscles associés à la représentation du déplacement des objets proches. Je peux vouloir mettre ma main à plat sur la table. Si la pureté intérieure, ou l'inspiration, ou la vérité dans la pensée, étaient nécessairement associées à des attitudes de ce genre, elles pourraient être objet de volonté. Comme il n'en est rien, nous ne pouvons que les implorer. (...) La supplication intérieure est seule raisonnable, car elle évite de raidir des muscles qui n'ont rien à voir dans l'affaire. Quoi de plus sot que de raidir les muscles et de serrer les mâchoires à propos de vertu, ou de poésie, ou de la solution d'un problème ? L'attention est tout autre chose. [17, p. 133-134]

Comme on le voit dans les valeurs qui se donnent non pas à la volonté mais à l'attention, celle-ci a chez Weil un sens aussi bien moral qu'épistémique. La connaissance en général, et pas seulement la connaissance morale, est ainsi pensée comme ayant une dimension réceptive – y compris au-delà de la seule perception sensible, sans rejet de sa dimension constructive. Cette question est trop vaste pour être ouverte ici ; soulignons simplement que le refus de séparer raison et volonté modifie non seulement notre conception de l'agent moral, mais en même temps celle de l'agent épistémique, qui apparaît dès lors comme un être attentif aux valeurs qu'il met en œuvre dans l'acte de connaissance⁹. Ce n'est plus seulement un acteur, mais un « théoricien », au sens platonicien de celui qui contemple la vérité. La référence platonicienne est commune à Weil et Murdoch, qui développent la métaphore de la vision aussi bien dans le champ de la connaissance que de l'éthique. Lovibond décrit ainsi cet héritage commun, en avançant le concept de consentement, lié à celui d'obéissance :

For Weil, the concept of attention has a general epistemological significance not limited to ethics : active enquiry, strenuous attempts at problem solving, are in her view over-rated, serving only to 'clear the ground' ; they are low-grade phenomena tainted by the 'heat of the chase', the egoistic wish not to have wasted our labour. By contrast, there is a kind of attention which is bound up not with the will, but with our *consent* to receive illumination or insight. [8, p. 29]

Le thème du consentement à la réalité est également au cœur du travail de cette autre lectrice de Murdoch qu'est Diamond. Dans « L'esprit réaliste » [3], elle interprète le réalisme de Wittgenstein comme un consentement à la réalité de nos pratiques conceptuelles, contre des mythologies qui nous empêchent de voir la vérité. Diamond retrouve un usage philosophique pour l'idée de vision, qu'une habitude des arguments constructivistes pourrait nous amener à rejeter comme confuse, si on outrepassait les frontières de leur validité.

Dans une autre métaphore, Weil compare encore l'écriture, ainsi que l'action elle-même, à un accouchement, en reprenant la dimension paradoxale de cette expérience comme à la fois un « travail » de la volonté et une acceptation des faits (de la dynamique biologique en l'occurrence) :

On écrit comme on accouche ; on ne peut pas s'empêcher de faire l'effort suprême. Mais on agit aussi de même. Je n'ai pas à craindre de ne pas faire l'effort suprême. À condition seulement de ne pas me mentir et faire attention. [17, p. 137]

Comparons ce passage à celui du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, qui présente l'accouchement comme passif, et ainsi comme ce qui dans la condition féminine résisterait à la transcendance – le legs de cette pensée de la maternité a été une difficulté dans l'héritage de Beauvoir,

⁹Cf. la reprise de cet argument par Putnam [15].

que ses héritières ont dû surmonter. La pensée de la transcendance chez Weil est tout à fait distincte, en général, de celle de Beauvoir : sans entrer dans la vaste question de cette distinction, soulignons comment Murdoch, critique de Sartre aussi bien que de Beauvoir¹⁰ quant à la pensée de l'action et de la volonté, se range dès lors, naturellement, du côté de Weil.

L'attention est associée, autre héritage de Weil chez Murdoch, au thème du détachement par rapport aux affaires du moi. Le détachement est lui aussi à la fois vertu morale et épistémique, obtenue à la faveur d'exercices, au sein d'une discipline. En sus du terme de détachement, Murdoch parle d'« *unselfing* ». Le réel (ré)apparaît à la faveur de ce travail de détachement, qui nous débarrasse au fil du temps des illusions liées aux préoccupations du moi, et qui tissent comme un voile entre le réel et nous. Murdoch reprend la métaphore du voile dans un double lien avec la connaissance et la morale :

Our minds are continually active, fabricating an anxious, usually preoccupied, often falsifying *veil* which partially conceals the world. Our states of consciousness differ in quality, our fantasies and reveries are not trivial and unimportant, they are profoundly connected with our energies and our ability to choose and act. And if quality of consciousness matters, then anything which alters consciousness in the direction of unselfishness, objectivity and realism is to be connected with virtue. [10, p. 82]

Murdoch illustre le lien entre détachement et retour au réel avec l'exemple d'un faucon planant dans le ciel et dont la contemplation nous délivre soudain, pour quelques instants, du train de nos pensées, et rétablit notre pleine présence dans le monde. L'attention que nous prêtons au passage de la crécerelle à la fois nous libère de nous-mêmes, et nous rend l'immensité du ciel, que nous avons perdu de vue, enfermés dans notre moi. Quand nous ouvrons notre attention à la vie autour de nous, le réel nous est rendu, fugacement mais sûrement. Nous laissons le champ libre à notre capacité d'être touché par le réel, le champ libre à l'attention.

C'est, pourrait-on dire, l'inverse de l'expérience sceptique : celle où nous sentons nos certitudes vaciller, où l'on se dit qu'il en est ainsi, mais qu'il pourrait en être absolument autrement, et que nous serions alors le pantin d'un autre ensemble d'idées, qui valent aussi bien les nôtres. Le scepticisme, qui dans ce cadre est compris comme issu d'un enfermement dans les petites et les craintes du moi, est une menace réelle. Tant Murdoch que Weil insistent sur le fait que notre capacité de laisser le champ libre au réel se cultive : elle est une vertu, alimentée et renouvelée par une discipline.

Pour comprendre le réalisme de Murdoch, il ne faut ainsi pas prendre le chemin de l'affrontement de thèses métaphysiques tel qu'on peut le voir dans certains débats de la philosophie analytique : son réalisme doit être compris, comme le réalisme platonicien – et aussi, dans une certaine mesure, le réalisme wittgensteinien tel qu'interprété par Diamond –, en relation avec la problématique de l'illusion, associée à celle de l'enfermement dans le moi. Être réaliste n'est pas professer quelque théorie de l'objectivité de la valeur, mais savoir qu'existe, par-delà le voile des illusions nées des préoccupations du moi, la réalité.

C'est en ce sens et dans cette dynamique qu'il faut comprendre chez Murdoch l'idée d'une réalité des valeurs. Ce n'est pas un exercice d'ontologie universitaire qui est en jeu, mais un exercice spirituel adossé à un principe de confiance en la capacité humaine à voir le réel. Nier que l'on puisse du tout voir le réel conduit à un scepticisme extrême : ce moment où nous voyons

¹⁰Cf. *Existentialists and Mystics* [12].

enfin (la crécerelle passer dans le ciel) ne serait encore peut-être qu'illusion. Le philosophe réaliste opposera face à cette mise en doute de notre expérience d'ouverture au monde l'exercice suivant : *bite the bullet*, pensez que tout est illusion et, pour suivre un mouvement décrit par Weil, voyez dans l'acceptation totale de cette idée même s'aplanir les aspérités qui vous empêchaient d'accepter le monde tel qu'il vous est donné. Et la réalité nous est rendue. Non pas quelque réel absolu, donné tel qu'en lui-même et qui serait une illusion comme les autres, mais le réel tout de même dont la valeur est attestée par la dimension de nécessité avec laquelle il nous apparaît. C'est parce que saisi comme sortie de l'illusion que le réel apparaît comme valeur.

Revenons à la crécerelle. Il y a différentes manières d'interpréter, au sein d'une philosophie morale, ces moments de contemplation, qui appartiennent sans doute à toute vie humaine. Murdoch retient quelque chose de la rigueur morale de Weil, en ce que ces moments apparaissent comme modèle de ce qu'il faudrait viser en général : une discipline et une culture du détachement de soi.

On pourrait, plus simplement, accueillir ces moments comme instants précieux dans le cours de la vie, permettant à la fois une forme de repos moral et un sentiment d'accord heureux avec la réalité. Mais ni Murdoch ni Weil n'en restent là, et font de ces moments des paradigmes de ce que la vie peut être plus généralement. La vie même de Weil témoigne d'une discipline rigoureuse de détachement. Murdoch a choisi une vie d'artiste : elle sera celle qui met en lumière, par l'écriture, les différentes manières dont les uns et les autres cherchent la pleine réalité. Nombre de ses romans matérialisent cette quête dans des histoires de vie, quête qui peut prendre mille formes différentes. Considérons seulement, par exemple, *The Unicorn* : dans un passage central du roman, un personnage se trouve prisonnier de sables mouvants, lors d'une promenade solitaire qui l'éloignait d'une désagréable assemblée. Il n'y a personne autour de lui. Il va bientôt mourir et il le sait ; alors sa relation aux choses, jusqu'ici hautaine et sèche, se transmue en un amour total. Un paysan passe et le sauve *in extremis*, ce sentiment d'amour pur disparaît et le personnage renoue le fil de ses soucis égoïstes. Le réel s'est de nouveau voilé.

4

La rigueur morale de Weil est fascinante. Considérons seulement cette sentence sur le dressage, par lequel elle entend parler de la discipline du détachement de soi :

Dressage. – À chaque pensée d'orgueil involontaire qu'on surprend en soi, tourner quelques instants le plein regard de l'attention sur le souvenir d'une humiliation de la vie passée, et choisir la plus amère, la plus intolérable possible. [17, p 142]

Le lecteur est à la fois fasciné et rétif : on voudra résister à cette rigueur. Qu'est-ce que je suis comme être humain, se demandera-t-on, face à cet exemple-là ? Et, question que se posaient les contemporains de Weil, quel genre d'être humain était-elle donc ? Mais ce à quoi l'on s'ouvre avec cet exercice terrible est de l'ordre de ces instants d'éternité que nous fait percevoir la crécerelle de Murdoch :

La capacité de chasser une fois pour toutes une pensée est la porte de l'éternité. L'infini dans un instant. [17, p. 136]

Cette sentence nous fait penser à une remarque énigmatique de Wittgenstein dans les *Recherches philosophiques* : il se sentira quitte envers lui-même quand il saura qu'il peut arrêter la philosophie quand il veut. Phrase qu'il n'est pas facile de décrypter, et que ce passage de Weil éclaire (pour nous) : elle indique la liberté de l'esprit capable de mettre fin, par instants, à la danse intérieure du moi.

Soulignons maintenant une différence importante. Le lien au christianisme est essentiel chez Weil, alors que, chez Murdoch, il s'agit, différemment, de spiritualité. C'est sans doute pour cela qu'il est plus facile dans notre monde où la référence à la religion divise plutôt qu'elle n'unit, de lire Murdoch. Une pensée chrétienne du divin est impossible à accueillir telle quelle pour un agnostique ou un athée sans reformulation intérieure permanente : ainsi de l'usage par Weil du terme même de Dieu comme nom propre d'une personne. Mais Murdoch incorpore la pensée de Weil à la sienne propre sans scrupule, en partant du postulat de la fin du religieux :

Morality has always been connected with religion and religion with mysticism. The disappearance of the middle term leaves morality in a situation which is certainly more difficult but essentially the same. The background to morals is properly some sort of mysticism, if by this is meant a non-dogmatic essentially un-formulated faith in the reality of the Good, occasionally connected with experience. [10, p. 72]

Nous assistons à une reformulation du religieux sous la forme du mystique, qui se défait du caractère personnel du Dieu chrétien pour embrasser l'idée d'un amour du monde et du Bien (du monde vu comme bon, dès qu'il est réellement vu). Comprendre en termes spirituels la pensée de Weil, selon Murdoch, conserve l'essentiel, à savoir que la morale s'adosse à une foi non-dogmatique en la bonté du monde, une foi qui est la même chose que la reconnaissance pleine et entière de la réalité. Le réel n'est pleinement donné qu'à l'attention, regard juste et aimant, dont le sens est ainsi spirituel avant d'être moral, et qui se trouve au cœur de la morale, parce qu'il a cette dimension spirituelle où réalité et bonté sont immédiatement liés.

Murdoch est ainsi une interprète profane de la pensée de Weil, mais qui se considère fidèle pourtant – la question est délicate de l'étendue de cette fidélité, faite d'autant d'incompréhension que d'amour¹¹. Le second article de la *Souveraineté du bien* est entièrement consacré à une telle interprétation. Murdoch se demande, par exemple, ce que devient la prière, « la plus profonde et efficace des techniques religieuses » dans notre monde sans Dieu personnel [10, p. 67]. C'est à Weil qu'elle répond, quand cette dernière écrit, par exemple, que l'attention « absolument sans mélange » est la prière [17, p. 134], et que Murdoch se demande s'il y a un substitut pour la prière dans sa propre philosophie. Sa réponse passe par l'ouverture de la question du Beau, beauté de la nature ou beauté de l'art (un des lieux où Murdoch elle-même est féconde) : l'équivalent profane de la prière est la contemplation.

Avec cette réponse, Murdoch donne un sens, spirituel et moral, à son travail de romancière. Au travers des épreuves subies par les personnages, renouvelées à mesure que la vie avance, et sans résolution en ce bas-monde, les romans de Murdoch rendent visible le travail de confrontation en chacun d'eux entre obsessions du moi et contemplation du réel, entre volonté et attention.

¹¹Weil note l'attrait du bouddhisme dans un monde déchristianisé, sans Dieu personnel. Les romans de Murdoch expriment cet attrait également, cf. *The sea, the sea*.

Rendons finalement la parole à la romancière, pour voir comment la pensée de Weil nourrit cette écriture. Considérons par exemple, mais nous avons l’embarras du choix tant la pensée de Weil irrigue la trame même des romans de Murdoch, un de ses chef-d’œuvres, *The sea, the sea*. Charles Arrowby, acteur célèbre et fatigué de la vie londonienne, s’installe dans une maison isolée au bord de la mer pour écrire ses mémoires :

To repent of egoism : is autobiography the best method ? Well, being no philosopher I can only reflect about the world through reflecting about my own adventures in it. And I feel that it is time to *think* about myself at last. [13, p. 3]

Le projet d’autobiographie posé, il note en passant, et contemplant la mer, que l’on peut y voir des phoques, si on a de la chance. Le roman déroule de multiples épisodes jusqu’à un point de résolution, où Charles est guéri de l’illusion qui a motivé l’intrigue du roman. Alors, enfin, les phoques promis se montrent, comme s’ils ne pouvaient être visibles qu’au héros *unselfed*, libéré de quelques-unes des chimères avec lesquelles il s’était installé sur ce bord de mer :

Then I saw below me, their wet doggy faces looking curiously upward, four seals, swimming so close to the rock that I could almost have touched them. I looked down at their pointed noses only a few feet below, their dripping whiskers, their inquisitive bright eyes, and the lithe and glossy grace of their wet backs. They curved and played a while, gulping and gurgling a little, looking up at me all the time. And as I watched their play I could not doubt that they were beneficent beings come to visit me and bless me. [13, p. 511]

RÉFÉRENCES

- [1] SIMONE DE BEAUVOIR, *Le deuxième sexe*, Gallimard, 1949.
- [2] RENÉ DAVAL, *La philosophie de Samuel Alexander. Une métaphysique de l’évolution*, Hermann, 2015.
- [3] CORA DIAMOND, *The Realistic Spirit. Wittgenstein, Philosophy and the Mind*, MIT Press, 1991. Tr. fr. par É. Halais et J.-Y. Mondon, PUF, Paris, 2005.
- [4] CORA DIAMOND, « Murdoch the Explorer », *Philosophical Topics* **38/1** (2010), pp. 51–85.
- [5] FIODOR DOSTOÏEVSKI, *Notes d’un souterrain*, Garnier-Flammarion, 1972. Tr. fr. du russe par L. Denis.
- [6] CAROL GILLIGAN, *In a Different Voice : Psychological Theory and Women’s Development*, Harvard University Press, 1982. Seconde éd. avec nouvelle introduction 1993. Tr. fr. *Une si grande différence* par A. Kwiatek, Flammarion, Paris, 1986.
- [7] SABINA LOVIBOND, *Realism and Imagination in Ethics*, University of Minnesota Press, 1983.
- [8] SABINA LOVIBOND, *Iris Murdoch : Gender and Philosophy*, Routledge, 2011.
- [9] IRIS MURDOCH, *Sartre. Romantic Rationalist*, Bowes and Bowes, 1953, Tr. fr. par F. Worms, Payot, 2015.
- [10] IRIS MURDOCH, *The Sovereignty of Good*, Routledge and Kegan Paul, 1970, tr. fr. *La souveraineté du bien* par C. Pichevin, L’Éclat, Combas, 1994.
- [11] IRIS MURDOCH, *Metaphysics as a Guide to Morals*, Chatto and Windus, 1992.
- [12] IRIS MURDOCH, *Existentialists and Mystics*, Peter Conradi (ed.), Penguin Books, 1999, 1st ed., 1997, Chatto and Windus.
- [13] IRIS MURDOCH, *The Sea, the Sea*, Vintage, 1999, 1ère éd. 1978, Chatto and Windus. Tr. fr. par Suzanne V. Mayoux, Gallimard, 1983.
- [14] MARTHA NUSSBAUM, *Love’s Knowledge. Essays on Philosophy and Literature*, Oxford University Press, 1990, tr. fr. *La connaissance de l’amour*, par S. Chavel, Cerf, 2010.
- [15] HILARY PUTNAM, *The Collapse of the Fact–Value Dichotomy and other Essays*, Harvard University Press, 2002, Tr. fr. *Fait/valeur : la fin d’un dogme et autres essais*, par M. Carevibère et J.P. Cometti, L’Éclat, Combas, 2004.

- [16] LAYLA RAÏD, *Le souterrain. Wittgenstein, Bakhtine, Dostoïevski*, Éditions du Cerf, 2017.
[17] SIMONE WEIL, *La pesanteur et la grâce*, Plon, 1988.